

La Vie continue

Hakim Soudjay

La Vie continue

©Hakim Soudjay, 17 ter rue des anciens jardiniers, 59760 Grande-Synthe, 2017.

ISBN : 979-10-227-5564-1

Couverture : Ali Ahamed

Tous droits de traduction, d'adaptation et reproduction interdits sans le consentement de l'auteur.

« Au-delà de la patience, il y a le ciel »

Prologue

Elle se disait souvent qu'elle allait finir par se réveiller. Que tout cela n'était qu'un mauvais rêve, un cauchemar, dont elle sortirait bientôt. Que de l'autre côté elle retrouverait tous ces gens qu'elle avait aimés, et qui n'étaient plus là. Elle fermait alors les yeux, très fort, faisait le vide dans sa tête, et restait ainsi de longues secondes. D'interminables secondes, durant lesquelles il ne se passait rien. Elle rouvrait alors les yeux sur sa chambre aux volets à demi-fermés, et les larmes coulaient sur ses joues, silencieuses. Chacune emportant avec elle un souvenir, un mot, un visage, qui ne reviendrait plus. Plus jamais.

Elle venait de réaliser cet étrange rituel pour la énième fois lorsque l'envie lui vint de faire une nouvelle vidéo. Une toute dernière vidéo, pour leur dire adieu. Elle n'avait pas trouvé meilleur moment que cet élan de tristesse, ni meilleur endroit que cette petite chambre à l'atmosphère morbide, pour s'en aller. Elle jugea quand même utile d'y mettre un peu d'ordre et de monter les volets, pour faire entrer un peu de lumière dans la pièce comme dans ses idées. Elle se redressa difficilement, essuya ses larmes avec le châle qu'elle portait à la taille, et se

dirigea vers la fenêtre, pieds nus. Une courte pression sur l'interrupteur fixé au mur et le soleil de Printemps balaya l'obscurité. Elle tourna la tête en grimaçant et attendit que ses yeux s'habituent à la lumière du jour. Lentement, le décor de la chambre lui apparut. Son lit défait, sur lequel traînaient quelques vêtements chiffonnés et des mouchoirs humides ; une armoire bancale au miroir couvert de traces de doigts ; et dans un coin de la pièce, son bureau, sur lequel trônaient un ordinateur portable de marque et un appareil photo. Elle ouvrit la fenêtre en grand pour laisser le vent chasser l'odeur de renfermé. La douceur de la brise sur son visage lui fit du bien. Les avant-bras sur le rebord, elle se pencha en avant pour promener son regard sur ce paysage qui lui évoquait tant de choses. Ce quartier chargé d'histoires qu'elle pensait quitter bientôt. Elle y vit *Le Moulin*, toujours bondé à l'intérieur comme en terrasse, autour duquel tout le quartier allait et venait au rythme des matchs de football et des courses hippiques. Elle aperçut Versailles et les Blocs Jaunes, imposants, comme fiers d'être encore là après le désastre. Elle aperçut ensuite le parc, dans lequel des mamans à poussettes marchaient vers la maison de quartier remise à neuf et sa crèche. Et pour finir elle posa son regard sur l'avenue du Général de Gaulle. Cette avenue tristement médiatisée où tout avait commencé. Le quartier. Elle quitta la fenêtre et s'installa à son bureau. En bas, deux quads passèrent à toute vitesse en faisant crisser l'asphalte de l'avenue.

Elle resta quelques instants immobile, absente, incapable de se rappeler les gestes qu'elle avait pourtant faits des centaines de fois. Allumer l'ordinateur portable. Entrer son mot de passe. Brancher l'appareil photo. Lancer le logiciel vidéo. Ajuster le cadrage. S'entraîner à sourire avant d'appuyer sur *REC*. Essuyer ses larmes. Elle effectua ces préparatifs avec lenteur et difficulté, presque à contrecœur, mais ne se découragea guère. Elle ne pouvait se résoudre à s'en aller sans rien dire. Pas après tout ça. Elle devait parler. Dire tout ce qu'elle avait sur le cœur, ou

presque. Elle zooma légèrement sur son visage et pensa aux mots qu'elle allait prononcer. Comme toujours elle hésitait sur le ton à adopter et sur les formules à employer. Mais ce jour-là, elle n'avait pas la tête à s'attarder sur les détails. Alors sans réfléchir plus longtemps, elle prit une grande inspiration et appuya sur le petit bouton rouge.

« *Salam*, bonjour à tous... »

Sa voix éraillée la surprit. Elle jeta un œil vers l'écran, sur lequel s'affichait tout ce que filmait l'appareil. Ses yeux étaient rouges. Tant pis.

« Ça me fait bizarre de parler devant un objectif. Après tout ce temps. »

Un sourire forcé vint souligner la tristesse de ses traits.

« J'ai décidé de poster une dernière vidéo... j'ai décidé de poster une dernière vidéo pour vous dire au revoir. Parce qu'après réflexion, une longue réflexion, je me suis dit que je ne pouvais pas partir comme une voleuse, et que la moindre des choses, bin... c'était de vous dire au revoir. »

Elle n'avait jamais été à l'aise lorsqu'il s'agissait d'exprimer ses pensées. Elle éprouvait des difficultés à articuler ses idées de façon claire. Mais ses mots étaient sincères. De la sincérité des éprouvés.

« Je sais pas trop par où commencer, ni vraiment ce que je vais vous dire. J'ai juste pensé que c'était le moment de mettre fin à ma... 'carrière', si on peut appeler ça une carrière. J'ai pensé qu'il était temps de mettre fin à ma vie de vlogueuse et de vous expliquer un petit peu les raisons de mon départ. Ce départ en vrai, c'est pas une idée qui date d'aujourd'hui. Y a quelques années déjà, avant les tragiques événements que vous connaissez ; avant ces drames déjà je pensais à mettre fin à tout ça, pour retourner au calme et euh... me ressourcer. Car j'en avais besoin. »

Elle soupira, avant de reprendre.

« Aujourd'hui j'ai vraiment besoin de penser à moi et de mettre à l'ombre, histoire de respirer, de souffler. Ce que j'ai vécu m'a poussé à bout. Je pensais pas vous dire ça à l'écran même si vous le savez tous. Mais j'ai enduré une pression inimaginable. J'ai vu des choses d'une extrême violence. J'ai perdu des gens dont l'absence me tue. »

Sa voix s'étrangla sur les derniers mots. Un tremblement nerveux agita sa lèvre inférieure et elle retint ses larmes. Elle n'avait jamais su évoquer ses morts sans vaciller. Elle détourna le regard de l'objectif et continua en fixant le ciel par la fenêtre.

« Les événements qui ont secoué notre ville, on en a entendu parler partout. Tout le monde a jugé bon d'y mettre son grain de sel et de donner son avis. Mais en dehors de nous, personne ne peut comprendre tout ce que l'on ressent quand tout ça vous tombe sur la tête. Personne. Personne ne peut comprendre la douleur. Personne ne peut comprendre la peur, la... la haine. Et ainsi de suite. Parce que les premiers concernés... »

Elle se remit face à l'objectif et montra sa poitrine d'un geste du pouce.

« ... c'est nous. C'est nous qui avons vu la vie basculer. C'est nous qui avons été confrontés au chaos. Vous savez entre voir tout ça à la télé et le vivre en vrai, ça a rien à voir. On a été au front. On a souffert. Pas eux. »

Elle s'était un peu emballée sur la fin. Elle ferma les yeux quelques secondes pour retrouver son calme.

« Cette histoire, c'est notre histoire à tous. J'ai supprimé les dernières images qu'il me restait. Mais n'oubliez jamais cette histoire. Par respect et par amour pour ceux qu'on a perdus, gardez-la toujours dans vos esprits et dans vos cœurs. Désormais, chacun d'entre nous est face à un choix. Vous pouvez continuer à vivre comme si de rien n'était. Ou vous pouvez vous remettre en question et faire en sorte que tout cela n'arrive plus jamais. Je vous laisse seuls avec votre

conscience. Je ne me prends pas pour un leader, une meneuse ou quoi que ce soit. J'ai pas du tout les épaules pour assumer ce rôle. Mais vue la position dans laquelle je suis aujourd'hui, je suis obligée de vous dire ça. Ne rien dire ça serait comme... cautionner tout ce qui s'est passé, et oublier ceux qui y sont restés. Vous ne pouvez pas ignorer ce choix. Même si vous ne faites rien, quelque part, vous aurez tranché. En ce qui me concerne, j'ai déjà choisi. »

Elle s'arrêta un court instant.

« Je me demande juste comment je vais continuer à vivre. » Son visage s'assombrit. Elle mit fin à la vidéo et lança le chargement sans retouche ni montage. Elle éprouva alors soudainement le besoin de respirer l'air de la ville. Elle attrapa une veste, enfila ses tennis à la va-vite et sortit de l'appartement comme une furie. Elle descendit les escaliers quatre par quatre, poussa la porte de l'entrée et se mit à courir vers nulle part, les cheveux dans le vent. Tout le quartier la regarde. Sans cesser de courir elle serre les poings, et ferme les yeux fort, très fort, pour se réveiller.

PARTIE 1

Chapitre 1 : Mise au point

« Hey Madame ! Madame Nour elle mange des chips !
— Madame Redouane il snappe vos fesses !
— Qu'est-ce qu'elle veut la Roumaine de la médiathèque ?!
— Hier j'ai vu ta mère elle demandait de l'argent au clochard d'Aldi ! »

La classe explose de rire. La professeure, lassée, tourne un regard fatigué vers ses élèves et se remet à écrire au tableau. Dans son dos, l'assemblée continue à vanner et à lancer des clachs, accompagnant parfois ses joutes du lancer de toutes les fournitures scolaires qui lui tombent sous la main. Au premier rang, quelques élèves un peu plus sérieux essaient tant bien que mal de prendre en note le cours, se retournant parfois pour fustiger du regard les perturbateurs ou échanger un sourire. Nour plonge la main dans son paquet de chips, attrape une grosse poignée, et l'enfourne dans sa bouche. Toute la classe se retourne sur elle.

« T'es sérieuse là ?
— Quoi ?
— Fais plus de bruit s'il te plaît, ils t'entendent pas à côté.
— Attends on va voir. SAAAAAMIAAAA ! Tu veux des chips ? »

Nouvelle explosion de rire. La professeure pose sa craie et s'adosse au tableau. Elle regarde tout ce petit monde qui l'ignore, d'un air las. Une voix fluette se fait entendre de l'autre côté.

« *C'est à quoi ?*
— Goût paprika ! Ça tue sa mère, t'en veux ?
— *Vas-y ramène !*

— Bah viens toi !

— *J'arrive !* »

Quelques secondes plus tard, la porte du fond s'ouvre sur un petit visage de rouilleuse toute excitée.

« *Wech !* Tu m'avais pas dit t'étais en SEGPA !

— Si ! Tous des SEGPA ! Même la prof ! Hé je rigole Madame !

— *Azi azi* ramène les chips là, j'ai pas que ça à faire.

— Y en a plus.

— T'es *sah* là ? Bah nique. Moi je retourne dans ma salle.

Hé Madame apprenez-leur les additions plutôt, faut pas trop les brusquer les pauvres. Vas-y hé toi fais-moi pas de faux plan tout à l'heure !

— T'inquiète biquette !

— Ouais ouais c'est ça. *Azi tchuss.* »

La porte se ferme et la classe retrouve progressivement son calme après cette parenthèse surréaliste. Nour, décidément plus intéressée par son estomac que par les tableaux d'avancement, plonge la tête dans son paquet de chips à la recherche des dernières miettes, puis le roule en boule et l'enfonce dans le fond de son sac. Elle tripote son téléphone, envoie quelques textos, le range dans sa poche. La doudoune remontée jusqu'au menton, elle observe ses camarades qui travaillent consciencieusement. Leur application la perturbe. Elle n'a jamais supporté les ambiances studieuses. Alors quand, comme en ce milieu d'année scolaire, elle se retrouve séparée de ses acolytes, elle ne peut s'empêcher de gesticuler dans tous les sens, oppressée par le silence des stylos qui glissent entre les lignes. Ses lignes à elle sont couvertes de graffs et de dessins grossièrement esquissés, perdus entre deux formules.

« Madame ça va nous servir à quoi d'apprendre tout ça ?

— Pour toi, je doute que ça ne serve à grand-chose Nour.

— Waah, hé c'est méchant Madame. Pourquoi vous êtes méchante comme ça avec moi ?

— Parce que tu ne m'as pas donné de chips. Allez maintenant essaie de tenir en place jusqu'à la sonnerie, ça te changera. Bon, qui veut bien me corriger l'exercice 2 ? »

Quelques doigts se lèvent. Nour est contrainte de s'avouer vaincue. Il n'y aura aujourd'hui aucun moyen d'esquiver l'ennui. Elle enfonce la tête entre ses bras croisés et se fait oublier.

La sonnerie de fin de journée retentit et les élèves se dirigent vers la sortie en chahutant. Nour émerge lentement de son demi-sommeil et range le peu d'affaires qui traînent sur la table. Elle s'apprête à franchir le seuil de la porte quand une voix l'interpelle :

« Nour, je peux te parler deux minutes ?

— Oui bien sûr Madame. Vous voulez des chips ?

— Nour, s'il te plaît, j'aimerais te parler *sérieusement*.

— Bah je vous écoute.

— Alala. Bon. J'ai remarqué, ou plutôt *on* a remarqué que tu avais beaucoup changé depuis l'année dernière, et pas forcément en bien. On essaie de te parler, on te change de classe, rien n'y fait. Qu'est-ce qui se passe dans ta tête ma grande ?

— Bah il se passe rien. Je suis toujours la même.

— Tu vas pas me la faire à moi Nour. Il suffit de regarder tes notes. Sur les deux premiers trimestres de l'année, tu t'es littéralement écroulée. L'an dernier t'étais au coude-à-coude avec les meilleurs de la classe. Tu vas pas me faire croire que tout va bien. Je te connais. »

Droite, mains sur les hanches, elle fixe la jeune fille dans les yeux, dans l'attente d'une réponse. C'est vrai, elle n'est pas bête cette gamine. Un peu instable et perturbée sur les bords, en retard d'une année depuis le collège, mais elle n'est pas une bonne à rien, loin de là. Certes au premier abord elle ne paie pas de mine, malgré son mètre soixante-dix. Un manteau épais qui tombe en dessous de la ceinture, duquel dépasse un visage à la peau mate, marqué par la rouille du quartier. Elle en a les codes, la dégaine

même, mais aussi l'intelligence. L'intelligence de la vie par laquelle elle fait parfois de l'ombre aux intelligents du stylo. Oui on ne parierait pas sur elle, mais c'est une gagnante. Elle ne semble juste plus avoir envie.

« Bah faut pas vous inquiéter Madame. Vous en faites pas, ça ira mieux avec le temps. »

Peu convaincue par cette réponse évasive, elle sourit et met fin à l'entrevue d'un petit signe de la tête. Nour, soulagée, attrape son sac à main et met les voiles.

Elle franchit la porte du lycée d'un pas lent, observant les différents groupes d'élèves qui s'agitent aux abords du bâtiment. Bien que situé en Zone d'Éducation Prioritaire, les profils des élèves du Noordover sont variés, des rasta men basketteurs qui fument dans le coin à droite, aux gars du quartier qui font l'école buissonnière sous la voûte. Sans oublier les filles *fashion* qui exhibent fièrement leurs formes en faisant claquer leurs talons près de l'arrêt de bus. Pourtant aucun de ces groupes n'est le sien. Elle préfère traîner avec son associée de toujours, et occasionnellement, avec deux ou trois autres copines de confiance. C'est tout. Et c'est déjà bien assez.

« Hey connasse ! Connasse ! Ha ha elle a reconnu son nom ! »

Nour la regarde approcher avec mépris. Elle esquivé la joue que sa cousine lui tend.

« Je fais pas la bise aux hommes.

— Ah la gamine ! C'est bon je rigolais !

— Ouais bah mets à jour ton humour un peu. Bref, on fait quoi ?

— Bah on va taffer *wech*, c'est quoi ton délire ?!

— Taffer où ?

— Bah chez toi ! Ah non commence pas à faire des phases *stp*.

— J'suis fatiguée Samia *wAllah*.

— Je m'en bats les steaks. On a du pain sur la planche, allez zou. Et *deuze* des chips toi aussi.

— Y en a plus je t'ai dit.

— Même pas tu m'en laisses ! Tête de nègre va !

— Et arrête avec ça !

— *Je m'appelle Nour Segpa. Venez je vais vous présenter ma classe !*

— Salope ! »

Elle rit franchement à la boutade de sa copine et toutes deux avancent vers l'arrêt de bus bondé. Samia a du caractère. Beaucoup, de caractère. En fait elle la bouffè un peu. Mais Samia est une fille vraie, et c'est la raison pour laquelle Nour l'aime tant, malgré leurs accrochages à répétition. Elle sait qu'elle peut compter sur elle. Sa cousine. Son amie d'enfance, qu'elle considère comme sa sœur.

Le bus arrive, noir de monde, comme toujours à cette heure de la journée. Elles se frayent un chemin vers le fond, saluent quelques connaissances, avant de se poser dans un coin, collées à la vitre. Une odeur de sueur lui monte au nez. Promiscuité et premières chaleurs du printemps ne font pas bon ménage. Nour se tourne vers le paysage qui défile. La vue de sa ville lui fait toujours le même effet. Une lassitude morne devant les blocs à moitié détruits, que les nouvelles constructions rendent étranges, à défaut de les égayer. Il faut croire que cet ancien village devenu cité-dortoir a gardé un côté campagne et commérages, et dans cette bulle elle commence à étouffer. Elle aspire à autre chose. Un autre air, que celui de la galère et des usines. Pourtant, elle ne peut pas se résoudre à partir. Le bus s'engage sur l'avenue du Général de Gaulle, qui traverse la ville de part en part. Elle contemple les blocs alignés, aux pieds desquels chahutent quelques cafards. Certes elle est blasée de vivre ici, mais une partie de son âme ne peut se résoudre à s'en aller, car une partie de son âme s'y sent bien. C'est ici qu'elle a fait ses armes. Ses chutes. Ses victoires. C'est ici que se trouve sa famille, au sens

large. Et sa dégainée de rouilleuse ne passerait nulle part ailleurs. Elle est chez elle.

« *Wech* tu déprimes ou quoi ?

— De quoi ? Nan tranquille je pensais à un truc. Vas-y viens on s'arrête là, je vais passer m'acheter un truc à *graille*. »

Elles descendent et les voici au cœur du tiek. L'Albeck est loin du cliché de la banlieue et de ses grandes tours blanches. Ici ce n'est pas la cité. Ici c'est le quartier. Le quartier et ses immeubles de six étages, le quartier et sa nouvelle « maison de quartier », en fête tous les samedis pour cause de mariage ; le quartier et ses commerces, boulangerie, boucherie, kebab plein les jours de matchs, tabac, supermarché. Le quartier et toutes ses têtes qu'on aime ou qu'on déteste, et avec lesquelles il faut vivre, parce que c'est ici que les parents ont atterri il y a quarante ans. Elles baissent les yeux face aux groupes qui tiennent les murs du bureau de tabac. Une voix les interpelle.

« *Wech* Nour ! *Wech* Samia !

— *Salam* Khalid ! Ça va ou quoi ?

— La famille ça va ?

— *Alhamdulillah* ! »

Elles avancent sans chercher à pousser plus loin la discussion. Hors de question de traîner ici plus longtemps. Elles tiennent à leur statut de filles tranquilles et discrètes, qui les met à l'abri des rumeurs et des histoires en tout genre. Elles glissent au milieu de tout ce beau monde vers le petit supermarché du quartier.

« *Wech*, d'où tu le *salam* comme ça toi aussi ?

— J'ai pas le droit de *salam* notre cousin ?

— Quel cousin ? T'as vu comment ses potes ils nous mataient ? Des vrais dalleux, *tfou*.

— Je m'en fous de ces potes, le couz il me dit bonjour, je réponds.

— C'est ton cousin à toi si tu veux, moi j'ai rien à voir avec lui. Bref, prends pas trop de temps.

— Tu viens pas ?

— La flemme, je monte direct, je vais dire bonjour à ta mère.
— *Azi*, dis-lui que j'arrive. »

Elle entre dans la supérette, où quelques mères de famille cherchent d'un air préoccupé les quelques ingrédients manquant à leur plat du soir. Elle salue de la tête et se dirige vers le rayon de ses gâteaux préférés. Elle a choisi son orientation sur un coup de tête, mais quand il s'agit de se remplir le ventre, elle peut hésiter des heures. Il y a tellement de goûts, tellement de textures et de saveurs différentes. Samia lui en veut de pouvoir s'empiffrer de la sorte sans jamais grossir, elle qui enchaîne les régimes. Nour, quant à elle, ne se soucie guère de son poids. Qu'elle mange ou qu'elle jeûne, il reste le même, alors elle a choisi de manger. Un de ses petits plaisirs. Elle craque pour une nouvelle marque de gâteaux fourrés au chocolat, d'apparence absolument délicieuse, et se dirige vers la caisse. Elle sort, sourire aux lèvres en ouvrant le paquet. Assis quelques mètres plus loin, son cousin et ses amis la toisent d'un air louche. Sous cet angle, les spectateurs comme l'observée ont tous des allures de dalleux.

Elle agite son badge devant l'interphone et la porte s'ouvre dans un bruit de métal que l'on frappe. Son hall d'entrée sent bon le carrelage fraîchement lavé. Elle essuie soigneusement ses tennis sur le paillason et se dirige vers les escaliers. L'état de sa résidence est loin de l'image que les étrangers se font de la ville. Ces petits bâtiments de trois étages, au pied desquels se trouvent les commerces du quartier, ont toujours été bien entretenus depuis leur sortie de terre il y a de cela une dizaine d'années. A vrai dire, même les blocs plus anciens situés dans les rues voisines restent plus que corrects. Seuls quelques cas d'insalubrité notoires sont encore à dénombrer. Ici le ghetto est plus subtil, dissimulant son étau dans les codes, les expressions et les regards que cette jeunesse porte sur ces immeubles qui firent jadis la réputation de la ville. Subtil, mais pesant. Assez pour la faire cogiter longuement sur ses projets, et donner l'envie

aux plus téméraires de tout arrêter pour retrouver la sérénité de la discrétion. Elle n'a d'ailleurs toujours pas pris sa décision. Samia, plus extravertie, la tire sans cesse vers le haut. Elle entre chez elle.

La porte d'entrée donne sur un étroit vestibule, lequel donne sur un salon joliment meublé : sedaris rouges aux motifs orientaux, qui font littéralement le tour de la pièce ; table ronde en marbre, sur laquelle trône une coupe de fruits frais ; quelques armoires où sont exposés des livres et des objets divers, plus ou moins esthétiques ; et enfin, une immense télé à écran plat, constamment branchée sur des chaînes d'information en continue, françaises, du Maghreb ou du Moyen-Orient. A droite du salon se trouve la cuisine, d'où s'échappent des odeurs alléchantes, qui viennent titiller son estomac. Elle y retrouve sa mère, penchée au-dessus des marmites et des casseroles en ébullition, lunettes posées sur le nez, comme à chaque fois qu'elle se concentre sur une tâche.

« *Salamaleykoum Yemma !*

— *Waleykoum salam wa rahmatouLlahi. »*

Elle l'embrasse sur le front et en profite pour jeter un œil dans la marmite.

« On mange quoi ?

— Ça dépend, qu'est-ce que tu vas nous préparer ?

— Des frites ! Avec des sardines !

— Hé bah des frites, pendant quarante ans avec ton père je mange des frites, regarde le résultat ! »

Elle rit à pleines dents en tapotant son ventre rond. C'est une femme assez petite, bien en chair, et qui respire le bonheur. De sa jeunesse au Maroc elle a gardé un petit accent, qui ne met que plus d'amour dans les répliques taquines qu'elle adresse à sa fille. Sur son visage clair, le temps et les rides commencent à faire leur œuvre. Malgré tout, la bonté et la beauté rejaillissent dans toutes ses expressions et dans tous ses gestes, même lorsque qu'une larme furtive y coule en évoquant l'Absent. Une femme en or.

Nour prie chaque jour pour lui ressembler plus tard. Elle a déjà ses traits et ses grands yeux passionnés, que font ressortir son teint noir hérité du Papa.

« Allez, va te reposer, Samia elle t'attend dans ta chambre. Dépêche-toi, elle a trop d'énergie celle-là, depuis tout à l'heure je l'entends chanter, ou elle parle toute seule je sais pas, j'ai pas osé la déranger ! »

Elle l'embrasse de nouveau et tourne les talons, non sans avoir jeté un dernier regard vers les délicieux mets qui achèvent leur cuisson.

De l'autre côté du salon se trouve un couloir, au bout duquel se trouvent la salle de bain et un petit débarras. Deux chambres s'y font face. Samia passe la tête dans l'encadrement de la porte, encore plus excitée que d'habitude.

« *Wech* ! T'as braqué Larbi ou quoi ? Ça fait une demi-heure que je t'attends ! Grouille !

— Tu veux pas te reposer un peu toi un jour ?

— Never ! Tu m'entends négresse ? Never ?!

— T'es beaucoup trop rapide pour le genre humain. *Wech* c'est quoi tout ce bruit qu'on entend depuis tout à l'heure ?

— C'est ma nouvelle chorégraphie. Ça s'appelle la Samia touch. Regarde, prends-en de la graine. »

Elle appuie sur *play* et les enceintes se mettent à cracher un gros son bien funky. Elle regarde Samia s'agiter dans tous les sens à travers la pièce. Non, elle ne peut pas avoir le même sang qu'une fille aussi folle. Il y a forcément eu une erreur quelque part. Elle ne vient pas de la Terre elle. Elle est au-dessus. Au-dessus de ce que toute personne sensée peut concevoir. Le rythme de la musique s'accélère et Samia se met à tourner sur elle-même en secouant la tête. Nour détourne le regard de ce spectacle effrayant et s'installe à son bureau. Son ordinateur portable est comme elle l'a laissé ce matin avant de partir. La page affiche une cinquantaine de notifications. Les retours de la dernière vidéo que Samia et elle ont postée. Un peu plus de dix mille vues

en une semaine. Pour une ville d'à peine vingt mille habitants, ce chiffre fait déjà d'elle des personnalités publiques.

« *Bien joué l'équipe ! Vous êtes douées !* »

Elle fait défiler les commentaires, tous élogieux, qui n'arrêtent pas d'arriver sous la vidéo. Chaque mois elle reçoit des demandes d'ajouts et des *likes* de nouvelles personnes se disant prêtes à les *follow*. Aux copines de la première heure est venu se greffer un public varié, à mesure que les thèmes des vidéos se diversifiaient. Cette fois-ci le public masculin est arrivé massivement sur la page, intrigué, puis séduit par ce moyen-métrage d'une trentaine de minutes sur un jeune espoir du football local. Il faut dire que niveau réalisation, la qualité est au rendez-vous. En un an de vidéo seulement, Nour a appris à faire de petites prouesses avec son reflex. Elle n'a aucune formation, juste un bon logiciel de montage, quelques tutoriels très fonctionnels et la débrouillardise des passionnées. C'est avec ce maigre bagage que sa cousine et elle ont commencé leurs vlogs sur leurs après-midis entre filles. Rapidement remarquées, elles ont ensuite réalisé une ou deux vidéos pour des danseurs hip-hop réputés de la ville, ce qui fit leur notoriété. Leur dernière vidéo sur Mesut est la cerise sur le gâteau. Le petit bijou se répand comme une traînée de poudre. Désormais toute l'agglomération dunkerquoise connaît et reconnaît *BeTwoBe Prod.*

La musique s'arrête. Samia se jette sur le lit, épuisée.

« Alors, ça dit quoi ? »

— Bah les gens ils kiffent *wAllah*. Y en a plein qui ont partagé la vidéo.

— T'as vu, qu'est-ce que je t'avais dit Nour ? *Getlek* oui j'aime pas trop, je suis pas satisfaite de mon travail blablabla. Une vraie tête de nègre.

— Bah honnêtement, la fin on l'a un peu bâclée. J'aurais aimé mieux monter les derniers plans. Mais apparemment ça passe crème.

— Bah oui, ça passe crème. *B2B'Prod*, qu'est-ce t'as crure, toujours du lourd !

— *Alhamdulillah...*

— Bon ! C'est pas le tout mais faut bosser maintenant. Conférence de rédaction ! On filme quoi pour le mois prochain ?

— Pour le mois prochain, je crois que c'est mort Samia. On a les épreuves du bac.

— Et ? C'est quoi le rapport ?

— Bah le rapport c'est que j'aimerais réviser.

— Depuis quand tu révises toi ?

— Depuis que je veux avoir mon bac. *Merlich* ils attendront les gens.

— Bah nan ils attendront pas justement. Les gens ils veulent du nouveau. Toujours du nouveau. Si tu leur donnes rien, les gens ils vont partir Nour.

— Bah qu'ils partent. Je suis fatiguée moi.

— *Zerma* tu veux arrêter ?

— J'ai jamais dit ça.

— Mais tu l'as pensé très fort. I can see it in your eyes.

— Nan, je veux faire une pause, c'est tout. J'ai besoin de repos. »

Elle cherche le regard de Samia, qui fait volontairement mine de regarder par la fenêtre. Elle a touché la corde sensible.

« Vas-y commence pas à faire la meuf contrariée Samia, tu me saoules.

— Je ne suis pas contrariée. Tout va très bien.

— Bah parle-moi alors !

— Je suis fatiguée. Je fais une pause. »

Elle connaît assez Samia pour savoir qu'à ce stade de la discussion, il n'y a plus rien à faire. Quand elle prend la mouche, il vaut mieux se taire et attendre que ça se passe. Au bout de plusieurs minutes de silence, la conversation reprend comme si rien ne s'était passé. En attendant la mise au point, elles enfilent

leur manteau et descendent sur le bitume, faire quelques plans du quartier et de ses alentours.

L'objectif de l'appareil tourné vers elle, le bras tendu, elle appuie sur le bouton. Un flash bref illumine l'habitacle.

« Punaise, j'ai pris une photo ! Je suis virée.

— Nour elle a fait des dizaines de vidéos, mais *à c't'heure* elle sait toujours pas lancer l'enregistrement. C'est *ddur* !

— *WAllah* je suis cuite. Je sors. Je crois que je vais me mettre à la couture. »

La citadine noire sillonne les rues de Dunkerque, principale ville de l'agglomération, déjà vide en ce début de soirée. Les rares passants ont le pas pressé, la mine renfrognée, les mains enfoncées dans les poches, la tête baissée. Le centre-ville est un bel endroit, mais peu propice aux sorties nocturnes, même en ce début de printemps où les températures se font douces. Seules quelques têtes brûlées viennent s'y amuser en équipe, comme ce groupe de rouilleuses qui s'enjaillent derrière les vitres teintées d'une voiture.

« Vas-y cette fois-ci c'est bon. Tenez-vous prêtes les filles. Ça tourne ! *Salam les girls ! C'est Nour et toute l'équipe de B2B Prod...*

— Genre on n'avait pas remarqué que c'était toi ! Tête de nègre.

— *Comme vous pouvez le constater, Samia est toujours aussi charmante avec moi. Trouvez-lui un mari s'il vous plaît, j'en ai marre de me la traîner !*

— Waah, hé je t'emmerde ! Non mais oh !

— *J'en ai marre de la promener !*

— Ah ah ah la bitch ! Hé... Donne-moi la caméra toi. Voilà, hé, les garçons, si vous voyez cette vidéo, c'est pas la peine d'espérer hein. Je suis mariée ! Donc c'est pas la peine de nous siffler devant le tabac là ! Respectez vos sœurs un peu ! Peace !

— C'est quoi le rapport ? Pourquoi tu dis ça toi ! Ils savent même pas que t'existes !

— Jalouse. Jalousiiiie, jalousiiiie. Je veux pas de soucis avec mon *halal* !

— *Bon, ne lui cherchez pas de mari, apparemment elle a déjà son hla.*

— Ouais, voilà. Exactement. C'est juste qu'on ne se connaît pas encore ! »

Rires. La voiture longe le casino et s'engage sur la digue. Les barrières sont levées. A cette heure de la nuit le passage automobile est grand ouvert, et ce n'est certainement pas elle qui s'en plaindrait. La plage est sa deuxième maison. Son terrain de jeu et sa source d'apaisement. Elle y vient à toute heure du jour ou de la nuit pour contempler le Soleil, la Lune, et les étoiles. Elle médite sur l'existence, la vie, sa condition de fille d'immigrés échouée sur les rives de ce pays, ses envies de jeter l'ancre ailleurs. C'est aussi une formidable source d'inspiration. Elle puise dans les vagues la force qui fait défaut à son âme de réalisatrice, puis retourne au combat.

« *Bon, un peu de sérieux s'il vous plaît les filles, on a une vraie annonce à faire passer...*

— *On est venues fêter un heureux événement !*

— *Qui n'arrive qu'une seule fois dans une vie !*

— *Salima...*

— *Elle a eu...*

— *SON PERMIIS ! YOUYOUYOUYOUYOUYOU ! »*

Elles explosent de rire. Salima, gênée, tourne la tête en gloussant pour éviter l'objectif. Leurs copines apparaissent souvent dans leurs vlogs, mais restent la plupart du temps en retrait. Elles aussi

tiennent à leur réputation de filles discrètes. Seules Nour et Samia assument le fait de se montrer jusqu'au bout. Cette exposition se limite d'ailleurs à leurs vidéos. Une fois l'appareil photo rangé, elles retournent à leur petite vie sans histoires. Une simple question d'équilibre.

« *Bon à part ça, on a une autre annonce à faire passer.*

— *Ouais, une autre annonce. Hein, quelle annonce ?*

— *Une annonce de première importance. Samia et moi on arrête les vidéos. Y en a marre des pouces rouges !*

— *Hein ? Comment ça on arrête les vidéos ? Hé ! Tu dis pas ça ! Tête de nègre.*

— *On fait une pause ! On a une vie à côté hein ! C'est pas notre métier ! Stop !*

— *Nan nan nan nan nan, NEVER ! N.E.V.E.R ! Never négresse. On a des gros projets en vue. Ne l'écoutez pas, elle a plus toute sa tête.*

— *J'ai toute ma raison, je sais ce que je dis. Rdv l'année prochaine in cha Allah les amies !*

— *Nour, éteins la vidéo s'il te plaît. »*

Elle tourne le bouton sur OFF et range l'appareil dans sa sacoche. La discussion reprend.

« *Nour, c'est quoi ton délire ?*

— *Quel délire ?*

— *Ton délire d'arrêter là. Je te rappelle qu'on est deux Nour. B2B Prod comme son nom l'indique c'est toi et moi. S'il en manque une, y a plus de crew. On doit prendre les décisions ensemble.*

— *Bah vas-y, décidons. Moi je décide d'arrêter.*

— *Et pour quelles raisons, je peux savoir ? Parce que t'as eu deux pouces rouges ça y est t'as la pression ? Tu te sens opprimée ?*

— *Bah oui, je suis une gamine.*

— *T'es vraiment un bébé Nour. Grandis un peu dans ta tête.*

— *Bah non.*

— *Wech*, tu te rends compte de la chance que tu gâches là ? Y a un an t'avais *walou*. Aujourd'hui, tout le monde nous connaît. A chaque vidéo on tourne autour des 10 000 vues, et encore, là sur la dernière on est en train de péter tous les records. Y a des gens de toute la région qui viennent nous demander de filmer, des rappers, des chanteurs, des danseurs, des écrivains, des élus, bientôt on aura nos premiers gros contrats, et toi tu veux arrêter parce que y a trois gamines qui ragent sur tes vidéos ?

— Samia, s'te plaît, rentre pas dans ces discussions-là. Filmer c'est pas mon métier. Moi je fais pas ça pour avoir des contrats ou de l'argent. Pour moi c'est juste un kiff. C'est ma façon de m'exprimer. J'aime filmer. J'aime réaliser. J'aime montrer les bons délires et les bonnes choses de notre quartier. Ça s'arrête là. *Khlass*. Maintenant, si toi t'as l'intention de faire carrière, c'est tes *bails*. Mais laisse-moi en dehors de tout ça. J'ai besoin de faire une pause pour savoir où j'en suis.

— La dernière fois que t'as fait une pause, t'as lâché tous nos projets. Faut que tu mûrisses Nour. Ok c'est un kiff. Mais c'est aussi l'occasion de te faire un nom et de rendre fiers tes parents. T'y as pensé à ça ? »

Son regard vacille. Les mots de son amie viennent de la frapper à l'endroit même de sa douleur. Ses yeux s'emplissent d'émotion. Elle essuie une larme.

« Je doute que mon père puisse un jour être fier de moi. »

Elle ouvre violemment la portière et s'en va en courant. Samia, troublée et coupable, ne tente pas de la retenir.

Elle court, elle court, elle court jusqu'au sable sans s'arrêter. Son cœur se brise en autant de morceaux qu'elle peut compter d'étoiles dans le ciel. La douleur tape trop fort. Ce soir, toute sa peine remonte et roule sur ses joues en torrent de larmes, impossible à contenir. Ce soir elle tombe le masque face à la mer, noyée dans l'obscurité, loin de toute caméra, de tout appareil

photo. Nour s'enfonce dans le noir jusqu'à atteindre l'océan à marée basse. Elle ferme les yeux. Respire. Son cœur retrouve un peu de sérénité. Qu'est-ce qu'ils en savent de ce qu'elle endure ? Qu'est-ce qu'ils comprennent du regard des gens, de la jalousie, des rumeurs destructrices ? Qu'est-ce qu'ils en savent de la douleur de voir dans les yeux d'un être cher sur son lit de mort que sa fille l'a déçu. Elle lève les yeux au ciel et prie. Ô mon Dieu, Ta miséricorde embrasse l'infini de ma peine. Ô mon Dieu, Ta miséricorde embrasse l'infini de ma peine. Ô mon Dieu, Ta miséricorde embrasse l'infini de ma peine. Mon Dieu, transmets à mon père tout mon amour d'orpheline perdue. Elle passe les mains sur son visage humide. Elle regagne la digue en souriant, se disant que cette scène et celles qui précèdent feraient paradoxalement un bon scénario de film.

Elle monte dans la voiture en silence. Personne ne parle. Les larmes versées ont dessiné des sillons sur les joues. Salima met le contact, embraye et démarre silencieusement. Il est temps pour tout le monde de rentrer à la maison.

Ce soir-là, elle a longtemps regardé les nuages passer dans le ciel, couvrant le quartier d'ombres fantomatiques. De sa fenêtre, elle a une vue panoramique sur toute la zone. Le parc, aux lampadaires toujours éteints, est plongé dans une nuit profonde. Quelques silhouettes s'y glissent par moments, aussitôt disparues. Devant le tabac il n'y a plus un chat. En fait, seuls les chats se promènent encore à cette heure de la soirée, prenant pour quelques heures la place des gars du quartier. De temps à autre, une voiture remonte l'Avenue, grillant le feu rouge le plus souvent. Elle pose sa tablette sur le rebord et fait défiler les publications de son mur d'actualités. C'est vrai qu'elle a le vent en poupe, la petite Nour. Des demandes d'ajout par dizaines, des commentaires élogieux. Quelques critiques, certes, mais tellement d'encouragements. Oui c'est vrai que s'arrêter là serait une erreur. Seulement lorsqu'elle ouvre le traitement de texte pour écrire la trame de son premier court-métrage, la page reste

désespérément blanche, comme ses nuits. Depuis qu'il est parti, aucun mot ne veut rester à sa place. Elle jette la tablette dans un coin et s'effondre dans son lit, épuisée.

Le lendemain matin, après une nuit agitée, elle se met en route pour son heure de footing hebdomadaire. Tennis blanches, survêtement en coton gris, sweat à capuche qui tombe en dessous de la ceinture. Elle est prête. Elle referme la porte de l'entrée derrière elle et contemple le quartier. Un soleil chaleureux monte au-dessus des blocs. 11h00. Les allées et venues vont déjà bon train devant Le Moulin. Des pères de famille qui viennent jeter une partie de leur maigre retraite dans le jeu, des gars du quartier au chômage ou en repos, qui discutent football autour de la presse sportive et d'un café, des petits qui comptent leurs centimes pour s'acheter quelques bonbons. Peu de Blancs dans l'assemblée. Peu de femmes, également. Dans ses souvenirs, il n'y avait pas autant de squat devant le tabac il y a quelques années. Le centre de gravité du quartier semble s'être déplacé du parc jusqu'ici sans raison apparente. Elle reconnaît même des visages de gars des quartiers voisins. Elle allume son MP3 et lance la playlist. « *The Ghetto ; tryna leave i'm alive ; the Ghetto ; tryin to survive* ». Parfait.

Elle s'équipe systématiquement d'une petite caméra portative lorsqu'elle court, sans trop savoir ce qu'elle fera de ces enregistrements. Au cas où. Sur l'écran, la ville se dévoile en images haute définition, entre espaces fleuris et immeubles éventrés. Elle prend sur la droite et longe l'Avenue, la tête haute. Versailles et les Blocs Jaunes tracent une haie d'honneur à la jeune artiste. Elle réajuste discrètement l'objectif pour mieux capturer l'instant. C'est typiquement le genre d'images qui la rendent fière. Elle continue tout droit et passe par le parc Saint-Joseph. Le pont tremble sous les coups de ses semelles percutant le bois. L'ancien fait place au neuf à mesure qu'elle approche du centre-ville. Elle a vu tous ces nouveaux édifices sortir de terre au fil des années, et ne parvient pas à se rappeler de ce qu'il y

avait ici avant les rénovations. Il lui revient en tête cette image d'elle et Samia passant en voiture à côté du chantier avec son père. Souvenir des anciens commerces aussi, qui ont brûlé, et à la place desquels a poussé un centre commercial flambant neuf. Sur la Médiathèque, le nom de Nelson Mandela est barré d'un bandeau noir. Elle zoome comme elle peut, sans s'arrêter, puis continue.

Elle ressent les premiers signes de fatigue dans la montée menant à la mairie. L'acide lactique attaque les jambes. Elle endure. Arrivée sur le parvis, elle ralentit sa course pour récupérer. Elle a perdu pas mal d'endurance, mais ses anciennes aptitudes reviennent tout doucement. Elle descend les escaliers à la Rocky et prend la rue qui longe la station essence. La route est l'un des plus grands axes de la ville. Elle fait mine d'ignorer les regards de quelques automobilistes posés sur elle. Elle tourne à gauche à l'angle du stade André Calcoën et met le cap vers le parc. La course s'accélère. Les images s'agitent sur l'écran. Le bruit de sa respiration saccadée témoigne de l'intensité de l'effort. Elle y est presque. Elle longe Paul Verlaine et allonge la foulée dans les derniers mètres. Cinq, quatre, trois, deux, un. La voilà arrivée. Les deux mains sur les genoux, elle reprend son souffle et réprime une envie de vomir. Elle reste inclinée de longues minutes, épuisée. Un bruit de papier froissé attire son attention. Un homme et une femme lui tournent le dos depuis plusieurs minutes. Elle ne les a pas vus arriver. Ils semblent occupés à coller une affiche sur un des quatre panneaux disposés devant l'école. Ils s'écartent pour admirer leur œuvre. En lettres majuscules, on peut lire : « Votez Matthieu Lambois, tête de liste du Front National. Élections municipales ». Apparemment eux non plus n'ont pas remarqué la présence de Nour, vue la surprise qu'ils affichent. Ils la détaillent de haut en bas, puis remontent à bord de leur voiture et détaient comme deux voleurs pris la main dans le sac. Elle approche des panneaux, amusée. Ce Lambois a une tête à passer à la télé, par contre elle ne l'a jamais croisé

de s'abattre sur elle. Gamzé est un personnage haut en couleur. Sûrement l'une des filles les plus timbrées de tout le quartier, devant sa cousine. La trentaine passée, mais GS dans le sang, et ça se sent. Elle zone solo ou en équipe, sur du gros son ou des ambiances turques, avec des filles âgées de 18 à 45 ans. Quand elle ne snappe pas, elle passe son temps à tailler ses copines, avec il faut le dire, beaucoup de répartie. Elle clashe tellement qu'il lui arrive souvent de se tailler elle-même, à propos de sa voix aiguë par exemple. Son timbre coïncide parfaitement avec sa façon d'être. Dynamique. Excentrique. Enjouée. Déconcertante. Nour fixe le poste dans lequel tourne un CD de rap.

« Au fait, Tupac il a appelé, il a dit faut que t'arrêtes de rapper. C'est dangereux, tu pourrais muer.

— Ah ok tu fais la *maque* ? On m'a dit qu'un gars de ton village a refusé de se marier avec toi.

— P.T.D.R ! Ah la salope ! On m'a dit une fois au kebab t'as payé par chèque !

— Tu veux descendre de ma voiture ? Tête de nègre.

— Tu m'aimes trop pour me virer.

— Ouais, c'est vrai. Je galère trop, reste avec moi.

— T'inquiète paupiette. Tu faisais quoi là ?

— Rien *wAllah*, je zone.

— *Wech* t'as pas des enfants à élever toi ?

— Ça y est ils sont grands maintenant ! Faut qu'ils s'assument !

— Sale folle va. Bon, c'est quoi le *D* sinon ?

— Bah je sais pas, c'est quoi ton '*D*' à toi ? T'avais l'air déter devant les panneaux. Tu sais que faut être française pour voter ? Ici tu peux pas voter à l'arrache comme dans ton pays là, le Zimbabwe.

— Je t'emmerde Gamzé ! »

Elle finit par se garer sur le parking de l'école et coupe le contact. Vitres ouvertes, pour goûter la douceur du soleil qui

monte vers son zénith. Gamzé regarde vers l'extérieur. C'est vraiment une jolie femme, dont le visage ne laisse paraître aucune trace du temps qui passe. Sa trentaine d'années lui va à merveille. Une peau couleur pêche, des traits fins. Des yeux clairs, virant au vert, que son voile discret fait ressortir, surtout lorsqu'elle fixe l'horizon, pensive. Son apparence est à l'image de sa personnalité. Attractive. Mystérieuse.

« Gamzé t'es jolie *ma cha Allah*.

— Hein t'as dit quoi ?

— J'ai dit t'es jolie !

— Oh elle est chou ! Allez, qu'est-ce que ça cache ? Tu veux que je t'aide à passer en l'Angleterre ?

— Même quand on te fait un compliment tu *tayah* !

— Bah ouais. C'est la base. Faut jamais le montrer quand quelque chose te touche. Allez, tiens, t'as gagné ton déjeuner. »

Elle se penche sur le côté et saisit un sachet encore chaud dissimulé en dessous du siège. Nour écarquille les yeux.

« Dis *wAllah* t'avais un kebab en dessous de ton siège ?

— Je reviens de *Chez Bens*, je voulais me poser pour manger ça quelque part.

— J'en ai marre de toi ! J'ai juré j'en peux plus !

— Hey, commence pas où je le mange toute seule.

— Elle l'a sorti d'en dessous du siège, normal ! T'as de la chance que Samia n'est pas là. *Story* direct ! T'inquiète je vais juste taper dans les frites, j'ai pas très faim. »

Elles referment les vitres et ouvrent le sachet. Une odeur de poulet et de pain chaud embaume l'habitacle. Elles retroussent leurs manches et attaquent le festin. Kebab mixte, sauce samouraï, salades tomates oignons. Grosse portion de frites. Elles sont à ce moment précis, l'archétype même de la fille de quartier. Simple. Vraie. Authentique. Un peu coquette, quand il le faut, mais jamais dans l'excès. Des filles de quartier old school, pas des fashionistas de 2014. Nour ouvre sa cannette et savoure

sa première gorgée. Le reste de kebab de Gamzé lui fait de l'œil. Elle détourne le regard vers l'entrée de l'école. Des habitants de tous profils, de tous âges, entrent et sortent du bureau de vote. Quelques personnes âgées discutent longuement devant la grille, l'air satisfait. Des mamans portant le voile, au bras de leur mari, qui marchent d'un pas lent et dodelinant. Des gars du quartier, en équipe ou solitaire, qui profitent d'une heure creuse pour venir déposer leur bulletin dans l'urne. Beaucoup de gens semblent se sentir concernés par la campagne cette année. Plus que d'habitude. Elle, n'a toujours pas fait son choix.

« Gamzé tu vas voter ?

— Bien sûr que je vais voter. C'est important. Faut faire entendre sa voix !

— Tu vas voter pour qui ?

— Je vais pas te mentir, depuis que j'ai 18 ans, je vote PS. Même aux présidentielles, j'ai voté pour Hollande, ce flamby là. Mais je crois cette année je vais changer. Ils nous ont trop douillé.

— Par rapport au mariage gay, tout ça ?

— Même pas. J'ai l'impression, en réalité ils s'en foutent de nous tu vois. Pas que le PS d'ailleurs. Bah par exemple, Croix ; tu l'as déjà croisé ce mec s'te plaît ?

— *Sah*, jamais.

— Tu sais, en 2009, en 2009 hein, j'ai demandé un rendez-vous à la mairie, par rapport à mon projet d'ouverture de crèche. 2009, ils m'ont répondu en 2011, et encore, j'ai dû les relancer. Son adjoint il m'a reçu, il a même pas lu mon dossier. Il m'a endormie avec une histoire de bail je sais pas quoi, et hop, poubelle.

— Y a plusieurs personnes qui m'ont dit des trucs comme ça. Comme quoi ouais, c'est galère d'avoir des rendez-vous, ils répondent pas, *tanani tanana...*

— Bah ouais, ils s'en battent la race de nous, tout le monde le dit. Eux tant qu'ils sont au pouvoir, ils s'en foutent, ils sont bien. Et nous pendant ce temps-là on galère.

— Du coup tu vas voter Mezzine ? Ou Nasser ?

— Je sais pas. Y a plein de gens qui m'ont dit 'ouais, vote pour Sabrina Nasser' et tout. Moi je sais pas. *Sah*, j'ai vu leur équipe, ça me donne pas envie de voter pour eux. Trop de sales têtes.

— Ouais mais toi t'aimes personne aussi !

— Nan c'est pas vrai. J'aime bien ma Maman. Je t'aime bien toi. Et ta cousine aussi !

— Vote *B2B Prod* !

— *WAllah* si je pouvais je le ferais ! Les seules vraies dans cette ville de bras cassés.

— T'es trop gentille Gamzé. Donne-moi la fin de ton kebab s'te plaît.

— Tu vois, c'est pour ça que je voterai jamais pour des arabes. Tu leur donnes la main, ils veulent le bras !

— *Smahli*, c'est toi qui es en galère d'amies !

— T'es vraiment une tête de nègre ! »

Elle met le contact et démarre lentement, en contournant le parc. Abrisés sous la voûte de l'Espace Jeunes, une dizaine de gars du quartier tiennent les murs d'un air las. Leurs regards se croisent. Dans le lot, son cousin Khalid, qui la salue discrètement de la tête. Deux engins hurlent dans le parc et tournent de mains en mains. Elle capture furtivement l'instant sur sa caméra. Quelques mètres plus loin, elle visionne les images en souriant. Bien malin celui qui saurait dire pour qui ceux-là vont bien pouvoir voter.

Chapitre 2 : Le scénario

Le bruit des motocross remontant l'Avenue le sort d'un sommeil de plomb. Les volets entrouverts laissent filtrer une lumière tiède, lui indiquant que le jour est déjà levé. Ou plutôt, que le soleil n'est pas encore couché. Khalid se redresse et passe ses mains sur son visage, fatigué. Malgré ses nuits à rallonge, il se réveille rarement reposé, et aujourd'hui il aurait bien dormi quelques heures de plus. D'une main lasse, il cherche son smartphone sous les couvertures, à l'aveugle. *11h00*. Il ouvre les volets en grimaçant, ébloui par la lumière du jour. Il grimace une seconde fois en voyant l'état de sa chambre. On dirait que des petits lutins se sont amusés à tout jeter par terre durant la nuit. Le voyant vert de la console encore allumée lui rafraîchit la mémoire. Ses messages également. Il range quelques affaires et se prépare à contrecœur. Cette cuisante défaite va le poursuivre dans tout le quartier pour un bon bout de temps.

Il fait un crochet par le salon, où son petit frère est affalé devant l'émission de foot du dimanche. Il ouvre les placards un à un, à la recherche de quelque chose à se mettre sous la dent. Il finit par jeter son dévolu sur un malheureux paquet de gâteaux ronds qui semble l'attendre depuis des lustres. Il interroge Najim :

« *Wech* ils sont... Wah j'ai failli demandé où ils étaient partis.

— *Dduuur*.

— *Dduuro, dduuuro*. Il reste pas un petit truc à *graille* d'hier ?

— Attends euuh... hein ?! Nan je crois pas nan, ils ont mis les restes dans des boîtes en plastique avant de partir.

— Des Tupperware ?

— Quoi ?

— Espèce de *peye*. Bref, j'ai jamais eu aussi faim de ma vie.

— J crois y a des sardines dans le placard.

— *C'est la haaaaass*. Vas-y je vais manger dehors je crois. T'as dépensé mes cinq euros ?

— Regarde dans la poche de ma veste noire. *Schouf* le but de Messi. *WAllah* c'est trop. »

Il pourrait lui demander de lui acheter le dernier BM, qu'il accepterait, tant que Messi fait le taff en inscrivant trois buts au Camp Nou. Billet de dix en poches, il enfle ses baskets blanches et quitte l'appartement.

Versailles fait partie des plus anciens immeubles du quartier. Ceux construits dans les années soixante-dix, alors que le village était devenu une ville industrielle, au fil du développement d'Usinor et de l'arrivée d'une main d'œuvre cosmopolite. Ces bâtiments qui ont fait à travers les décennies la réputation de la ville dans l'agglomération, dans toute la région même, à une époque où les descentes montaient en l'air les rivaux. Ceux qui ont connu les rénovations, passant des teintes grises à un marron-rouge typique des constructions du Nord. Ceux qui incarnent ces quartiers où rien ne change vraiment, et où se perpétuent années après années les mêmes logiques grégaires de ghetto. Il referme la porte d'entrée et jette un œil autour de lui. Personne au bas du bloc en cette fin de matinée. En revanche, devant le tabac c'est l'effervescence. L'arrivée des beaux jours couplée à la galère du dimanche matin sont propices au squattage. Lui, traîne là-bas de temps en temps, mais préfère l'intimité du parc à la cohue du Moulin. Il aperçoit d'ici quelques gars de sa clique, qui parlent un peu fort en agitant les bras.

« Ouais ! *Wech* Khalid ! Bien ou quoi ? Viens on va discuter ! »

Ils pouffent de rire.

« Ouais t'inquiète j'arrive ! J'ai une mission là ! »

Il s'esquive d'un air pressé et s'en va en tapotant sur son smartphone. Quitte à se faire charrier, autant se faire charrier le plus tard possible. Pour le moment, il a juste envie d'avaler un morceau. Au calme.

Il traverse la ville d'un pas chaloupé, traînant sa dégaine de loup sur le bitume grand-synthois. Casquette vissée sur la tête, veste de survêtement blanche légèrement entrouverte, jean sobre, paire de baskets un peu usée. Une silhouette carrée et un peu d'embonpoint, malgré les heures de foot en salle à la pelle. Un visage dur au premier abord, plein de simplicité et de bonhomie quand on y regarde de plus près, surtout lorsqu'il esquisse ce sourire franc et spontané qui respire la bonté. Un teint mate et des yeux malicieux qui balayent constamment l'horizon, à la recherche d'un bon plan ou d'une tête à saluer. Voilà Khalid, un de ces monuments du quartier, enracinés dans le béton, mais toujours en mouvement. Il aime arpenter les rues en écoutant les sons qu'il a posés en studio. Un kiff et un moyen de s'assurer que ces mots restent en adéquation avec le terrain. Il passe sous la voûte de la médiathèque en bougeant la tête. Une voiture le klaxonne. Il salue avec respect cette silhouette qu'il n'a pas eu le temps de reconnaître. Il retire ses écouteurs et entre dans l'As des As.

C'est un fast-food flambant neuf, qui a ouvert près de la mairie de la ville il y a quelques mois à peine, et connaît déjà un franc succès. Comme beaucoup, il a d'abord été intrigué par cette façade aux couleurs chatoyantes ; puis l'image des burgers estampillés « halal » l'a séduit, bien que les portions soient sensiblement plus petites que dans un kebab ; enfin il en a fait son nouveau QG, au point de venir y manger seul souvent, face à la vitre, contemplant sa ville. C'est son tour. La caissière affiche un grand sourire :

« *Salam* Khalid ! Tu vas bien ?

— *Alhamdulillah* et toi ?

— *Alhamdulillah* ! Mmh laisse-moi deviner, un menu maxi-cheese...

— Avec... ?

— Potatoes, et une bouteille d'eau !

— C'est trop, ça mérite une prime ça ! »

Petit clin d'œil et elle se retourne pour lancer les frites. Ses yeux s'attardent un moment sur sa silhouette. Khalid a du succès envers les filles, mais il n'en joue pas. Y compris avec celles qui lui plaisent. Il n'en voit pas l'utilité. Il rouille trop pour pouvoir offrir quoique ce soit à l'une d'entre elles. Galérien, mais lucide. Alors il attend. Il se contente de petits sourires volés et de clins d'œil discrets. Le reste de son amour est tout entier voué à sa ville. Son maxi-cheese arrive, délicatement déposé sur la table.

« Hé voilà ! Fais-toi plaisir !

— *Saha* la famille.

— Je me suis pas lavé les mains, tu feras attention.

— Tranquille, moi non plus. Ça m'intéresse pas ces choses-là.

— Thug life ! *Wech* alors, c'est quand que tu fais un son sur l'As ?

— Hier *in cha Allah*. Parole d'honneur.

— Faut parler de nous un peu ! Tout ce qu'on a fait pour vous et tout.

— *A'c't'heure*, c'est vous qui devriez nous remercier, on vous donne votre salaire sa mère !

— C'est la base ! Je vais y aller y a des clients qui arrivent. Oh non pas eux... J'en ai marre de voir leur tête. Ils ont pas de maison ou quoi !

— Un peu comme moi quoi !

— Ouais mais toi c'est pas pareil. Toi j't'aime bien. Vas-y bon appétit ! »

Il mord dans son burger sur fond de son pop-rap, levant parfois la tête vers les clips plus ou moins décents de l'écran plat.

Les clients défilent et les passants longent la vitrine en le saluant. Une bonne partie de ceux qui aperçoivent Khalid le connaissent, et inversement. D'abord parce qu'ici tout le monde se connaît de près ou de loin. Mais aussi parce qu'il s'est fait au fil des années une petite réputation. Celle d'un gars réglo, franc. Respectable. Un mec qui aime zoner, rouler, capable de cogner quand il le faut ; mais un mec posé, qui a le cœur sur la main et qu'une seule parole. Un Bonhomme. Lui ne sait pas s'il mérite cette étiquette qu'on lui a attribuée. Il fait tout pour être à la hauteur de ce qu'on pense de lui. Il *salam* de la tête des gars qui passent devant l'As en équipe. Il snappe son plateau vide à quelques contacts, se lève, et jette les restes à la poubelle. Petit clin d'œil à Yasmina et le voilà sorti. Il met du son dans les écouteurs. La silhouette de sa cousine tourne dans le coin et disparaît. Lui, retourne au quartier.

Devant le tabac, sa clique a disparu. Il *check* deux ou trois équipes, postées là à fumer ou à boire un café, et poursuit sa route vers le parc. Pas besoin de SMS ou d'appel pour retrouver ses gars. Tout se fait à l'instinct et à l'habitude. A peine a-t-il passé le coin de l'Atrium qu'il aperçoit Samir et Anthony qui chahutent sous la voûte de l'Espace Jeunes. Un sourire narquois se dessine sur leurs visages à mesure qu'il approche. Il se prépare psychologiquement.

« BAAAAAAAAAAAAAAAAAH ! »

Il n'était assurément pas prêt pour ça.

« Baaaah Khalid tu pues !

— Khalid va te laver !

— Mais fermez vos gueules un peu ! »

Il arrive à leur hauteur et salue, en détournant le regard. Il contient sa frustration.

« Khalid on m'a dit tu t'es remis à PES !

— On m'a dit t'es fort à ISS Khalid.

— J'ai *hluf* tes joueurs ils étaient trafiqués !

— Dis *WALLAH* mes joueurs ils étaient trafiqués ?

— *Wallah* ils étaient cheatés !

- *StarfAllah* ! C'est toi qui est chité ouais.
- *Azi* niquez-vous, façon FIFA c'est *haram*.
- *Guelek* FIFA c'est *haram* ! J'peux plus ! »

Scène banale d'une bande d'amis en pleine joute verbale à propos de la soirée console de la veille, au cœur de ce quartier où l'insolite et le blasphème sont la règle. Le soleil poursuit son chemin vers son zénith et une douce brise se lève. Le Parc est l'âme de la zone. Connue jusque dans les villes voisines, son nom évoque le quartier et tout ce qui va avec en termes de rouille. Ce n'est pourtant pas un endroit désagréable, loin de là. Quelques allées bétonnées, qui coupent des espaces verts soigneusement tondus. Quelques arbres, régulièrement entretenus par les hommes en jaune. Quelques traces d'incendie aussi. Beaucoup de poteaux éventrés, et souvent un peu de fumée qui flotte au-dessus du petit square. Khalid s'adosse à la voûte, sur laquelle sont taggués les blases de tous les cafards du coin. Il balade ses yeux sur le quartier à peine réveillé. Il n'y a plus beaucoup de blocs dans les alentours. Beaucoup moins qu'avant en tout cas. Mais ils sont là. A sa gauche, à sa droite. Devant, derrière lui. Vanoise. Tour des Flandres. Tour du Lion, Tour de Savoie, Petit Quinquin. Ils sont fiers. Du moins lui, est fier d'eux. Fier de sa zone. De tout ce qu'elle représente. Au loin, des silhouettes s'activent devant l'école.

« *Wech* vous allez voter pour qui ?

— J'vais voter pour la sœur à Anthony !

— J'vais voter pour ta mère ouais ! Depuis quand t'as l'âge de voter toi !

— C'est quel âge l'âge de voter ?

— T'es *sah* là ? Vas-y reste dans ton *D* moi je parle à Khalid. Franchement moi je m'en bats les *klawi* de leurs élections.

Dans tous les cas on va se faire enculer. »

Banalité des discours virulents dans cette bulle tellement large qu'on la prend pour le monde. Anthony, déjà passé à autre chose,

roule son joint avec application. Dans l'allée centrale, des petits passent en vélo, ballon de foot sous le bras.

« Tu roules ici, normal ? Tu *hcheum* pas toi.

— Tranquille frère.

— Mets-toi derrière au moins !

— Tranquille, c'est comme si c'était une *garo* de loin. »

Il porte le joint à sa bouche, se retourne pour mettre la flamme à l'abri du vent et allume le pétard. Celui-ci se consume dans un nuage de fumée. Il inspire quelques bouffées et le tend à Samir, qui tire dessus à son tour. Khalid détourne le regard. Il s'accroche à sa résolution de s'éloigner de cette addiction, ne voulant pas ajouter à son impression de faire du sur place, celle de s'enfoncer dans un gouffre dont il pourrait bien ne jamais revenir. Ses amis, eux, ont lâché prise. Leurs yeux déjà rouges en cette heure matinale témoignent de leur dépendance. Le vide a comblé leur vie. Le grondement d'une moto qui chauffe l'asphalte sur l'Avenue se fait entendre. Le bruit se rapproche. Deux cross déboulent dans le parc à vive allure. Deux pilotes sans casques, visages masqués, débardeurs pour montrer les muscles sculptés à la salle, survêtements, baskets, sacoches contrefaites. Le binôme s'arrête à leur niveau, sans couper le contact, et salue le groupe. Au même moment une berline noire passe dans la rue adjacente. Khalid se retourne. Son regard cerné croise les yeux clairs de Gamzé, puis les grands yeux de Nour. Il hoche la tête. Dans son dos, Samir et Anthony enfilent les masques apportés par les deux motards.

Chassé-croisé.

Selon toute vraisemblance, la journée va être longue.

- « *Weeeeeech* toi ça va ou quoi ?
— *Wech* Khalid AKA Dalsim !
— AKA Street Fighter !
— AKA *tooooz* !
— Salaud ! Tu le sors d'où le quad ?
— Je le revends. 1500 e, ça t'intéresse ? Contrôle technique ok !
— 100 000 km, full option !
— Toit ouvrant !
— Prête un tour déjà après on verra.
— Vas-y monte.
— Tu sais rouler au moins ? »

Sam's fait patiner les roues arrière dans le vide, faisant fumer le béton. Khalid monte et enroule ses bras autour de sa taille. Il fait rugir le moteur de nouveau et tous les regards se tournent vers eux. Un groupe de mères de famille qui marche vers la Vanoise se retourne puis poursuit son chemin. Banalité de la frime et du risque dans ces zones où trop de parents laissent traîner leur fils, non pas parce qu'elles aiment les voir dérapier, mais parce qu'ils roulent trop vite pour leurs silhouettes fatiguées. Fast life. Sam's part en lever. Khalid s'accroche pour ne pas tomber, alors que le quad trace sur deux roues jusqu'à l'Atrium. Coup de frein, retour sur deux roues. Coup d'œil à gauche, coup d'œil à droite. Il s'engage sur l'Avenue. L'aiguille du compteur s'affôle. Le bruit du bolide résonne jusqu'à l'Europe. Toutes les têtes se tournent pour regarder passer la fusée. 100 km/h. Le feu du carrefour entre l'avenue Salvador Allende et l'avenue du Général de Gaulle passe au rouge. Pas le temps de freiner. Il met les gaz et passe à fond. Adrénaline. Sam's et Khalid exultent. Ici Petit Frère n'a jamais déserté les terrains de jeux. Il veut jouer avec tout et n'importe quoi, n'importe comment, n'importe quand — au risque de jouer avec sa vie.

Ils croisent un véhicule de police qui patrouille devant le cinéma. La partie peut commencer. Sam's ralentit, se place dans

leur sillage et commence à les narguer. Les policiers ne bronchent pas. Il remet les deux roues avant au sol, double en faisant une queue de poisson et les laisse sur place. La voiture tourne à gauche vers la mairie, alors que Sam's continue vers la Clé. Les choses se passent ainsi depuis que les directives de la préfecture ordonnant d'éviter les courses poursuites. A présent, la jeunesse se sent libre. Les ralentisseurs et divers travaux d'aménagements des grandes avenues n'y font rien. Les pilotes de l'asphalte jubilent. A la Clé, ils croisent Samir et Anthony, qui font le show en sens inverse. Les deux groupes se saluent. Durant les réunions de campagne, David Croix a promis aux habitants de prendre toutes les mesures nécessaires pour faire cesser les rodéos.

Sam's prend l'avenue de l'Ancien Village et remonte vers le centre-ville. Khalid louche sur l'écran de son téléphone.

« Jette-moi au lieu musical !

— Hein ?

— Jette-moi au lieu ! J'ai une mission ! »

Accélération. Le quad longe le côté droit de la mairie. Une dame d'un certain âge s'engage sur les passages piétons, puis fait rapidement marche arrière pour les laisser passer, outrée. Une mère de famille traînant sa poussette peste contre cette racaille qui ne respecte rien. Sam's ne vacille pas. Il prend à droite, passe devant le commissariat, continue jusqu'au lieu et stationne sur le parking en étoile. Le moteur ronronne.

« *Saha* la mif !

— J'passe te reprendre après ?

— Hein ?

— Je passe te reprendre après ?

— Nan c'est bon tranquille je vais rentrer à pattes. *Azi* fais pas le con !

Il fait un signe de la tête et part en lever vers le quartier

Un appel en absence et deux SMS. Il prend le temps de lire ce qu'il n'a pu que déchiffrer avec la vitesse.

« *Salam Khalid t'es dispo ? Viens au lieu j'ai une prod à te faire écouter, une dinguerie ! Dpêche stp* »

« *Wech tu fais quoi ? Bouge ton gros cul mdr* »

Il esquisse un sourire et relève la tête. Après le tumulte de la route, le calme de l'endroit le surprend et l'apaise. Il tourne sur lui-même. Les couleurs chaleureuses des graffs qui recouvrent les murs l'interpellent à chaque fois. Le lieu musical a une architecture particulière, et celui qui se trouve au centre du complexe est littéralement « enfermé dehors », cerné par les studios. Seules deux ouvertures permettent d'entrer et sortir du lieu. Ainsi lorsque l'une des six portes reste ouverte, l'écho de la musique s'en retrouve décuplé. Aujourd'hui toutes les portes sont fermées, exceptée celle de son studio. Il tapote un texto, range son téléphone, réajuste sa casquette, et entre.

A l'intérieur, Morad l'attend, les yeux fixés sur l'écran du PC, captivé. C'est une petite salle — pas plus de dix mètres carrés — aux murs tapissés d'affiches d'artistes locaux. Une table rectangulaire trône au milieu de la pièce, sur laquelle traînent quelques flyers et un peu de nourriture. Le PC et la table de mixage sont à l'autre bout, collés au mur. Une vitre les sépare du studio à proprement parler. Khalid attrape un paquet de chips au fromage et s'avance vers Morad.

« *Wech l'ancien ça va ou quoi ?* »

Il fait pivoter la chaise sur laquelle il est assis et plante son regard dans celui de Khalid, par-dessus les verres de ses lunettes de soleil. C'est un homme d'une trentaine d'année au visage fermé et à l'allure discrète. Habillé classique, polo, jean, tennis aux pieds. Corpulence et taille moyenne. Rien à signaler. En apparence. Morad est l'un des plus talentueux beatmakers de la région, voire de l'hexagone. Depuis maintenant près de dix ans, il enchaîne les prods pour des artistes plus ou moins confirmés, tout en veillant à garder l'anonymat, caché derrière son nom de scène : *Crazybeats*. Il toise le rappeur en mâchouillant son

chewing-gum. La fatigue se lit dans son regard. L'excitation aussi. Les mains se serrent.

« T'en as mis du temps ! Tu dormais ou quoi ?

— Non j'étais en mission.

— Mission quoi ? Allez acheter du *na'na'* ? Allez pose ton gros *terma* sur la chaise et écoute-moi ça.

— Tu viens de la finir ?

— J'ai passé ma nuit dessus ! J'étais comme un fou ! *Sah*, sans prétention, ça faisait longtemps que j'avais pas fait un truc aussi bon ! »

Khalid est intrigué. Il plonge la main dans le paquet de chips et enfourne une grosse poignée dans sa bouche. Morad se bat avec les derniers réglages. Il balade la souris sur les différentes pistes, ferme quelques fenêtres, se cale au fond du siège et appuie sur *play*. L'instru démarre. Le thème est mélancolique. Triste. Brisé. Teinté de rage et de colère. Un sample d'un morceau de variété française vient orner le tout. Khalid écoute attentivement, en remuant les lèvres. Morad guette ses réactions. Le pari est gagné. Il laisse tourner l'instru jusqu'à la fin. Le silence reprend ses droits.

« Frère... t'as rien à faire ici !

— T'as kiffé ou quoi ?

— Elle tue sa mère ! *Sah* qu'est-ce que tu fais encore en France toi ?

— Elle tue ah ouais ?

— J'en peux plus de toi ! J'suis sûr tu la sors comme ça sans paroles t'as au moins cent milles vues !

— Tu comprends pourquoi je t'ai appelé maintenant.

— Il me la faut ! Il me la faut de toute urgence ! J'ai déjà des seize qui me viennent en tête là !

— Je vais être franc avec toi Khalid. T'es le premier à qui je la fais écouter. Je sais pas encore ce que je vais en faire.

— Hé, écoute-moi, réfléchis plus ! Je suis l'homme de la situation !

— Tu te sens chaud pour poser dessus solo ?

— Je suis bouillant ! Tu sais quoi ? Laisse-moi une semaine ! Une semaine, j'te sors un bête de texte. Je vais les choquer sa mère.

— Sûr ?

— Certain. »

Il retire ses lunettes et se pince le haut du nez avec le pouce et l'index. Les nuits blanches l'épuisent. La crainte aussi, de gâcher ces semaines de travail en donnant l'instru à une personne qui la saccagera. Même s'il a une totale confiance en Khalid, il sait qu'un tel bijou peut appâter de gros poissons. Quelques secondes silencieuses s'écoulent. Il finit par céder.

« Vas-y passe-moi ta clé.

— *Aiggght* ! T'es un vrai Morad !

— *Azi azi* dépêche-toi avant que je change d'avis.

— Je t'aime Morad !

— Arrête tes conneries dépêche.

— Par contre j'ai pas ma clé sur moi...

— T'es *sah* là ?

— Bah nan.

— Tu joues avec mes couilles toi ! »

Quelques clics et l'instru est enregistrée sur le disque amovible :F, à côté des dossiers « textes » et « séries ». « *Vous pouvez maintenant éjecter le périphérique en toute sécurité* ». Morad débranche la clé. Khalid tend la main.

« Cet instru elle est pour toi. Tu la donnes à personne.

— T'as ma parole !

— *Endek* je sais où t'habites !

— Moi aussi !

— Je suis sérieux Khalid.

— Fais-moi confiance. »

Il rend la clé et fait pivoter son siège vers l'écran.

« Allez zou, file, va bosser j'veux plus te voir.

— Je rentre j'écris direct !

— Ouais ouais c'est ça. Passe le *salam* à l'équipe. »

Khalid se lève, attrape un deuxième paquet de chips et se dirige vers la sortie. Arrivé à la porte il s'arrête.

« Morad ?

— Quoi ?

— Pourquoi tu m'as fait écouter l'instru si t'étais pas sûr de me la donner ?

Il fait pivoter son siège de nouveau et saisit la paire de lunettes laissée sur la table.

« Tout est là-dedans. *Crazybeats* était hésitant et hésite toujours. Prends ça comme un cadeau de Morad. »

Khalid acquiesce d'un signe de la tête.

« *Saha* la mif. T'es un bon. »

Il sort du studio et referme la porte. A l'intérieur, *Crazybeats* remet ses lunettes et retourne au charbon.

15h30. Un doux vent de printemps souffle sur la ville. La température est optimale. Entre temps, d'autres artistes ont investi les studios. Certains font une pause, accoudés à leur voiture, avalant un sandwich ou buvant une bouteille d'eau. Il salue respectueusement de la tête et se dirige vers le quartier. Son esprit est tout entier absorbé par le son qu'il vient d'écouter. Il hésite entre poser des paroles qu'il a déjà commencé à écrire, et gratter quelque chose de totalement nouveau. Il veut mettre la barre haute. Hors de question de gâcher le trésor qu'il a entre les mains. Purée, il va la saigner cette prod. Ou il ne s'appelle pas Khalid.

« Uuhhhhuuuuhut ! Et Dalsim ! »

Bon apparemment pour certains il ne s'appelle pas Khalid.

« Uuhuhut ! »

Devant l'école Clémenceau, quelques têtes brûlées posées dans une voiture cherchent son regard. Il avance vers eux.

« *As salamou aleykoum* !

— *Wa aleykoum salam* ! Ça va ou quoi ?

— A l'aise et toi ? *Salam, salam...* »

Il salue tout le monde et s'accoude sur la portière.

« *Wech* ça sort du stud ou quoi ?

— Toujours !

— Ça prépare du lourd j'espère !

— What else ?! Et vous ça dit quoi ?

— On vient de voter là !

— *Sah* ? Faites-voir vos mains, voir si vous avez de l'encre sur le doigt !

— Bah ouais il faut il faut, c'est important *wAllah*.

— T'as voté pour qui ?

— J'ai voté pour Sabrina Nasser ! On a tous voté pour elle ! On en a marre de l'autre là, Croix. Faut faire une croix dessus !

— C'est chaud cette année ! Y a plein de gens qui en ont marre de lui il m'a l'air.

— Normal *wech*, il s'en bat les couilles de nous. Il fait rien pour nous. *Sah* ?

— Je sais pas. Y a quand même beaucoup de choses à Grande-Synthe. Frère, moi je paye quasiment rien pour enregistrer au lieu...

— Mais quelles choses ! Ils t'ont fait un truc d'équitation. Qu'est-ce que j'en ai à foutre des chevaux moi ! On veut du *khadma* nous !

— Ouais mais c'est pas le maire qui peut donner du taf aussi. C'est la crise *zine*.

— Mais si ! Bien sûr que si ! Tu sais c'est quoi le budget de la ville ? Hé Grande-Synthe c'est riche hein ! Déjà compte, rien que tous les chantiers que tu vois en ce moment-là. Tu crois qu'il a pas les moyens de faire embaucher des gens d'ici ? Pareil pour tous les nouveaux logements là. Il fait venir des gens de j'sais pas où pendant que nous on galère à trouver un F2. Ce fils de pute.

— T'es révolté ! '*Nique sa mère le maire* !'.

— Bien sûr que je suis révolté *zine*. T'es inscrit sur les listes toi ? *Sah* va voter ! Faut qu'il bouge c't'enfoiré.

— J'peux pas là j'ai une mission !

— Essaie de te renseigner. Va lire les programmes, fais-toi une opinion.

— ... Moi j'aime bien les chevaux moi !

— Ah ah fils de pute ! Vas-y j'arrête de te monter la tête avec ça. Tu veux qu'on te dépose ?

— Vas-y jette moi à l'Espace Jeunes s'te plaît. »

Il monte dans la R5 et l'arrière s'affaisse encore un peu plus. Logique grégaire de quartiers où tout le monde se connaît, et où les groupes se font et se défont au gré des envies et des besoins de chacun. Quotidiens à part dans cette immense bulle où le temps semble s'écouler un peu plus lentement, ou un peu plus vite, toujours en avance sur le monde extérieur, toujours dépassé. Là où la routine et l'imprévu se croisent et s'entrechoquent, donnant vie à des histoires où les personnages, aussi extraordinaires soient-ils, ne marchent jamais loin de la mort. Là où tout semble banal, même l'insolite, à force de journées de rouille, là où le sublime et le drame se côtoient, sans jamais que l'on ne sache lequel de l'un ou de l'autre l'emportera demain. Le quartier. L'instru de Morad tourne en boucle dans ses oreilles et la vue des blocs l'inspire, alors que la R5 descend l'Avenue à faible allure. Exceptionnelle. Les premières rimes lui viennent déjà en tête.

Soudain, tout s'arrête. Le flot de ses pensées s'interrompt à la vue des gyrophares devant le tabac. Le temps se fige. Son cœur bat à tout rompre. Il descend au feu rouge et court vers l'attroupement qui s'est formé autour des deux camions de pompiers, assistés du SAMU. Une voiture de police arrive sur les lieux en même temps que lui. L'ambiance est pesante. Il ne distingue plus rien. Un, deux, trois, puis tous les regards se tournent vers lui, graves, alors qu'un passage se fraie naturellement dans la foule. Tous semblent inquiets. Khalid

aussi. Il approche et manque de défaillir. Il tombe à genoux. Sur le sol, une moto, en morceaux. A côté d'elle gît le corps de son petit frère. Le crâne explosé. Son cœur implose. Les yeux se mouillent. Perdu, il lève la tête et regarde autour de lui, à la recherche d'une réponse au chaos qui s'annonce. Ses yeux croisent ceux de l'agent de police, tout juste descendu de la voiture. Puis tous deux lèvent la tête vers Nour, penchée à la fenêtre de sa chambre. Troublée.

Chassé-croisé.

A son cou, la petite diode rouge de la caméra est allumée.

Chapitre 3 : Action

« Salut Arnaud ! Tu vas bien ?

— Ah, comme un dimanche à Grande-Synthe !

— Oh ça pourrait être pire ! On pourrait être lundi ! »

Arnaud reçoit la boutade avec un hochement de tête évasif, sans trop la comprendre, puis avance vers le fond du commissariat, où se trouvent les vestiaires et le réfectoire. Il jette son sac de sport dans un coin de la pièce et se sert un café bien chaud. Sans sucre. Il a besoin de se réveiller. Il check ses textos en se frottant les yeux. Quelques messages d'amis rentrés sur Paris, venus fêter hier ses 34 ans dans un bar de la plage. Une soirée mouvementée, même si lui, fidèle à ses bonnes résolutions, n'a pas bu une seule goutte d'alcool. Depuis le réveil, il n'a pas osé se connecter sur la toile, de peur de tomber sur les photos compromettantes que ses camarades ne tarderont pas à poster. Il range son téléphone dans sa poche et s'installe à la table, devant sa tasse fumante.

Il est très attaché à ce moment de calme qui précède la prise de service. Il arrive systématiquement en avance pour savourer ce moment de solitude durant lequel il ne pense à rien. Ni à sa vie de célibataire divorcé et sans enfants. Ni à son boulot de flic dans une ville sensible dont il peine à comprendre les rouages. Il est là. Humant l'arôme de son café brûlant, les yeux dans le vide. Avant de plonger dans la jungle. Malgré tout parfois, il lui arrive de faire le point durant ces parenthèses. Le bilan n'est jamais très positif. Il ne s'en plaint pas. Tant qu'il vit correctement, cela lui convient, et il entend bien faire avec